

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Quand lire est un risque

Le Risque de lire, collectif du Département des littératures de l'université Laval, Nuit blanche éditeur, 1988, 175 p. (Coll. « Littératures »).

Yvan G. Lepage

Number 53, Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38986ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lepage, Y. G. (1989). Review of [Quand lire est un risque / *Le Risque de lire*, collectif du Département des littératures de l'université Laval, Nuit blanche éditeur, 1988, 175 p. (Coll. « Littératures »).] *Lettres québécoises*, (53), 62–64.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

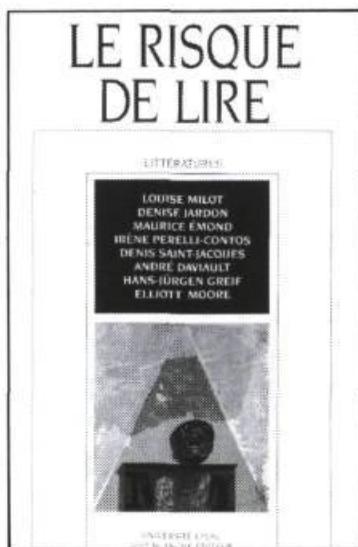
QUAND LIRE EST UN RISQUE

Le Risque de lire, collectif du Département des littératures de l'université Laval, Nuit blanche éditeur, 1988, 175 p. (Coll. «Littératures»).

Le Département des littératures de l'université Laval ne manque ni d'imagination ni de dynamisme. Pour marquer le cinquantenaire de la Faculté des lettres, il publie coup sur coup, dans une toute nouvelle collection, deux recueils d'articles : *Arts et Littérature* et *Le Risque de lire*. Le premier volume examinait les liens qui unissent les arts et la littérature. Le second — qui retiendra notre attention — propose diverses grilles d'analyse conçues, comme autant de clés, servant à ouvrir des textes d'une grande variété : extrait d'évangile, histoire drôle, textes humoristiques, œuvres d'Anne Hébert, théâtre, best-sellers, fragment d'un texte latin, etc. En tout, sept études empruntant des voies aussi différentes que possible, mais toutes orientées vers un but commun : le dévoilement d'une œuvre de fiction.

D'entrée de jeu, Louise Milot donne le ton en posant la question fondamentale : « Comment lire un texte de fiction ? » C'est avec une souplesse et une habileté consommées qu'elle nous livre une à une les règles de décodage des textes fictionnels, en en repérant l'intention ou la trajectoire. La véritable orientation d'un texte, il appert que c'est sa finale qui nous la révèle, car elle seule nous « permet d'en saisir le projet ». D'où cette paradoxale consigne : « Il faut s'astreindre à lire les fictions globalement, voire même à l'envers » (p. 16). En bonne pédagogue, Louise Milot illustre la validité de son hypothèse à l'aide de « textes » aussi dissemblables qu'un curieux récit de miracle, extrait de l'évangile de Luc (« Guérison d'une femme infirme un jour de sabbat »), une histoire drôle racontée par un jeune élève du comté de Bellechasse, et (pour faire bonne mesure) le fameux *Déclin de l'empire américain* de Denys Arcand.

Si elles n'ont pas l'aisance, la grâce et la légèreté qui caractérisent l'article de Louise Milot, les autres contributions n'en sont pas moins intéressantes à plus d'un titre.



Denise Jardon se penche à son tour sur l'humour, que Freud lui-même a daigné étudier, et elle s'efforce d'en dégager les principales caractéristiques. Le lecteur est-il pour autant en mesure de faire toutes les distinctions qui s'imposent entre ces subtiles facettes du comique que représentent l'ironie, la satire et l'humour ? Rien n'est moins sûr. Mais Denise Jardon se réserve peut-être le droit (et le plaisir) de compléter son analyse ailleurs ?

Il se pourrait fort bien, suggère de son côté Maurice Émond, que le fantastique soit l'un des traits fondamentaux de la littérature québécoise. L'idéologie régionaliste et nationaliste l'avait fait un temps rentrer dans l'ombre, mais voilà qu'il ressurgit. Et c'est peut-être l'œuvre d'Anne Hébert qui en illustre le mieux la résurgence. Maurice Émond montre en effet que cette œuvre est traversée par l'image du vampire et, qu'à cet égard, le célèbre poème « Le Tombeau des rois » en constitue le « modèle initiatique » (p. 71). Voilà une interprétation fort séduisante.

Les amateurs de théâtre trouveront matière à réflexion dans l'article d'Irène Perelli-Contos et les spécialistes apprécieront la lecture qu'elle fait de ces deux voies contemporaines que sont le « théâtre du corps » et le « théâtre de l'image », à rapprocher, respectivement, de l'action painting et du surréalisme. Par

ailleurs, ce rapprochement entre le théâtre et la peinture trouve une espèce d'écho dans l'étude que Hans-Jürgen Greif (à qui on doit aussi l'avant-propos) et Elliott Moore consacrent à deux œuvres en médias mixtes de l'artiste ouest-allemand Hasso Bruse, dont la seconde est opportunément reproduite en page couverture du *Risque de lire*. L'analyse est beaucoup trop rapide — et bien peu soignée, il faut le dire — mais elle n'en décèle pas moins quelques-uns des rapports qu'entretiennent ici picturalité et théâtralité.

On le sait, Denis Saint-Jacques adore les entreprises d'envergure. La littérature populaire, avec ses dimensions colossales, peut seule, semble-t-il, étancher sa soif. Après avoir décortiqué *Les Aventures étranges de l'agent IXE-13*, *l'as des espions canadiens*, le voici qui s'attaque au phénomène très actuel des best-sellers, en l'occurrence les livres qui ont connu le plus de succès, au Québec, de 1970 à 1982. À leur sujet, il pose deux questions : ces récits racontent-ils la même histoire ? portent-ils les marques de leur position dans le conflit de légitimité entre la culture intellectuelle et la culture de masse ? Le présent exposé répond convenablement à la première de ces questions, mais ne fait qu'aborder la seconde, renvoyant le lecteur à un prochain numéro...

Les lignes qui précèdent auront peut-être laissé deviner la richesse et la diversité des textes que contient ce second volume de la collection « Littératures ». On aura aussi compris que tout n'a pas encore été dit. D'une part, à cause du caractère provisoire de certaines des conclusions auxquelles aboutissent les auteurs et qui laissent espérer une suite : un troisième volume ? D'autre part, parce que j'ai volontairement passé sous silence la lecture, aussi neuve que séduisante, qu'André Daviault fait du témoignage que Tacite porta sur le *Satiricon*, une cinquantaine d'années après le suicide de Pétrone : *sed flagitia Principis sub nominibus exoletorum feminarumque et novitatem cuiusque stupri perscripsit*. Ce dernier mot recèle une énigme : je n'aurai pas l'effronterie de la dévoiler ! □

Yvan G. Lepage